

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre LXXXI - XC]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

que ces expressions de sa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéressans qu'il en est des auteurs à peu près comme des comédiens : 1771.

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avais à joindre l'exemple au conseil, et à lui rappeler les grands hommes qui n'ont opposé à la satire que la modération et leur gloire, je fais bien, Sire, le modèle que j'aurais à lui proposer. Mais peut-être me répondrait-il que ce modèle est plus admirable qu'imitable, et je ne fais pas trop ce que j'aurais à lui répondre.

Je suis avec le plus profond respect, et une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie etc.

LETTRE LXXXI.

D U R O I,

Le 16 septembre.

SI vous le voulez absolument, je croirai que le beau royaume de France est sans argent. Cela supposé, je le félicite des prospérités qui l'attendent dans ce monde-ci et dans l'autre. Lycurgue, ce sage législateur de Sparte, rendit sa république fameuse en lui interdisant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A son exemple, vos Français vont donc devenir la nation la plus désintéressée de l'Europe, la plus attachée à sa patrie, la plus vertueuse et la plus invincible; et quelle perspective encore au-delà de ces biens terrestres l'avenir ne lui présente-t-il pas? La vie éternelle et ce paradis interdit à tous possesseurs d'espèces.

1771. Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes, j'en excepte quelques vilains financiers, trésoriers, archevêques et gens de leur féquelle, qui trop esclaves de la coutume et fidèles à leurs anciens usages, continueront d'entasser, d'accumuler et de receler des richesses. Je ne saurais vous dissimuler néanmoins que je crois qu'un mot suffirait pour rappeler dans ce royaume la même abondance d'espèces qui s'y trouvait autrefois; le crédit rétabli, voilà tout. Ce mot ressusciterait les trésors enfouis crainte de les perdre; il remettrait l'or et l'argent en circulation, et les philosophes feraient payés comme le pourraient être les maîtresses. A présent ce mot de conjuration est plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmousets en certaines occasions. Pardonnez-moi cette comparaison scandaleuse, elle m'est échappée *currente calamo*; et puisqu'elle est écrite, je ne l'effacerai pas.

Mais ne pensez pas que vous autres Français vous foyez les seuls qui souffriez à présent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires presque que ceux qu'occasionne chez vous la stagnation des espèces: nous avons eu consécutivement deux mauvaises récoltes; la première année, la prévoyance y avait pourvu; mais celle-ci nous prend sans vert. Les magasins sont épuisés, et toute notre industrie suffira peut-être à peine pour nourrir le peuple et pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le sort des hommes dans le meilleur des mondes possibles. J'ajoute mes plaintes physiques à vos plaintes morales, et cependant il n'en fera ni plus ni moins. Je vous

avoue que j'avais une grande envie de procurer la
paix aux peuples de l'orient et à mes barbares voisins
les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réussir. On ac-
corderait plutôt les jansénistes et les molinistes, que
l'on ne mettrait certain nombre de têtes couronnées
sous un chapeau : passe encore , pourvu que ce feu
n'aille pas se communiquant de proche en proche
jeter quelque étincelle sur les maisons voisines.

1771.

Et voilà pour les querelles des despotes ; pour celles
des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admo-
nêter Voltaire sur ce tas d'injures usées qu'il répand, et
sur Maupertuis (qui ne les avait pas méritées ,) et sur
tant de gredins de la littérature, qu'il tire par-là de l'ou-
bli où probablement ils croupiraient à toute éternité.
Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il était fou-
verain, il ferait avec tous ses voisins à couteau tiré ;
son règne ne serait qu'une guerre perpétuelle ; et
alors Dieu fait de quels argumens il se servirait pour
prouver que la guerre est l'état naturel de la société,
et que la paix n'est pas faite pour l'homme. Les pas-
sions, ingénieuses à se déguiser, se servent souvent
de la dialectique pour plaider leur cause. On ne veut
point convenir qu'on a tort, on appelle la raison à
son aide, et on lui donne la torture pour qu'elle pa-
raisse autoriser notre conduite. Si, convaincu du mal
que ces passions occasionnent, quelque docteur atra-
bilaire en s'échauffant, voulait anéantir ces passions,
autant qu'il est en lui, il nous précipiterait dans une
autre extrémité ; il ferait d'un homme animé un au-
tomate stupide, un être sans ressort. Ainsi à tout pren-
dre, il faut laisser les choses telles qu'elles sont, se
procurer du pain quand il est rare, déterrer l'argent

— quand il en faut, crier sur la place, *crédit ! crédit !*
 1771. laisser faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, souffrir que les soi-disant philosophes impriment des injures, et se contenter d'avoir la paix dans sa maison. Sur ce, etc.

L E T T R E L X X X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 8 novembre.

S I R E ,

J E vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'est guères plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philosophie prévoyante se moquait un peu de notre embarras causé par nos sottises, et j'avais pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pyrénées à la mer Glaciale. Si je n'avais pas pour cette sainte providence le profond respect qu'elle mérite, je prendrais, j'en avoue, en ce moment un peu d'humeur contre elle; et je suis presque assuré que V. M. la partagerait; car enfin si nous avons pu en France prévoir et même empêcher une partie de la détresse où nous sommes, V. M. n'est pas dans le même cas; cela me rappelle ce que disait un fameux maître à danser nommé Marcel, à une femme son écolière qui avait les pieds en dedans: *Madame*, lui disait-il en lui montrant un crucifix qui était dans sa chambre, *vous avez les jambes*

aussi mal tournées que ce crucifix-là : il est vrai que pour lui ce n'est pas sa faute. Mais laissons-là, Sire, ^{1771.} et les cigales et les crucifix; V. M. croit que pour nous tirer du borbier, il faudrait crier sur la place, *crédit rétabli*; il y aurait, ce me semble, un autre mot à crier auparavant, *économie*; sans cela on répondrait au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit est mort*. Mais, il sera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire et de le persuader. Je ne lui écris guère sans l'exhorter à mépriser les chenilles qu'il écrase, et à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, et V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laisser aller les choses et les hommes, et dire non pas *tout est bien*, comme Pope, mais *tout est comme il peut*. Les lettres auraient pourtant d'autant plus besoin de se respecter elles-mêmes, qu'il me semble qu'elles sont dans une situation moins favorable que jamais; il me semble même que dans presque toute l'Europe on est assez disposé à les opprimer. On prétend qu'on va supprimer ici le collège royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépense, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'Etat pour tous les professeurs de ce collège; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philosophie pour la faire taire, ce qui serait fort bien imaginé. J'avoue que la philosophie a rendu aux souverains de grands services, ne fût-ce qu'en détruisant la superstition qui les rendait esclaves des prêtres; mais le champ est labouré, on n'a plus besoin des bœufs qui ont tiré la charrue, et

1771. on ne se soucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, et selon mon petit pouvoir; V. M. a bien voulu regarder mes efforts avec bonté, je lui dois la première récompense de mes travaux; je lui dois plus encore, ma subsistance dans le moment présent; grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière; mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, et elle aura recours sans hésiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le présent une autre grâce à demander à V. M.; ce serait de vouloir bien faire chercher dans la *bibliothèque de Magdebourg* (si cette bibliothèque qui existait dans le dernier siècle, n'a pas été transportée ailleurs) un ouvrage de *Plin le naturaliste*, qu'on prétend se trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote; je n'ennuierai point V. M. des raisons sur lesquelles est fondé mon doute; mais enfin l'objet est assez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *histoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie*. La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M., lui en aurait une nouvelle, si elle voulait bien donner les ordres pour vérifier ce fait, et pour s'assurer au moins que ce précieux manuscrit n'existe pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il est mort au mois de janvier dernier, dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivait assez obscurément, et même assez

pauvrement, et qu'on assure avoir été la veuve du Czarowitz Alexis, que son père le Czar Pierre I fit mourir. Si la chose était vraie, cette femme serait la belle-sœur du feu Empereur Charles VI, dont la femme était Wolfenbuttel comme celle du Czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, était morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avait donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avait enterré une bûche à sa place, qu'elle s'était enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, et de-là à l'île de France, où elle avait épousé un officier nommé Maldack, dont elle portait le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, et dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paraissent prouver que cette femme était réellement la veuve du Prince Alexis; il paraît certain qu'elle recevait une pension de la cour de Brunswic, et peut-être V. M. pourrait-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LET TRE LXXXIII.

D U R O I.

Le 30 novembre.

JE crois que les Dieux se sont réservés pour eux le bonheur et qu'ils en ont laissé aux hommes l'apparence; nous le cherchons toujours et ne le trouvons jamais: mais si nous sommes privés de tout ce qui est parfait, nous avons en revanche deux consolateurs qui dissipent nombre de nos maux. L'un c'est

— l'espérance, et l'autre un fonds de gaieté naturelle,
1771. que vos Français sur-tout possèdent au suprême degré; une chanson, un mot bien frappé dissipent leurs ennuis : si l'année est stérile, la providence a son couplet; si les impôts haussent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Aussi se consolent-ils de tout; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choses passagères, dont le propre est l'instabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert, vous de vos finances, moi de la mauvaise année, de ma goutte, etc. etc. C'est le parti que j'ai pris, et je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me suis diverti sur le sujet des confédérés de la Pologne. Je me suis amusé à les peindre au vrai: je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il soit bon; c'était comme un remède qui en faisant diversion à mes maux les a suspendus; je souhaite qu'il vous guérisse de vos vapeurs, qu'il vous fasse oublier pour quelques momens vos embarras, et que vous vous souveniez en le lisant, que ce sont les vers d'un malade et d'un homme qui a dépassé le demi-siècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où sont à présent les lettres en France. Je ne crois pas que cela soit général en Europe; mais convenez avec moi que bien des gens de lettres donnent lieu, par leur conduite à la mésestime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère et le talent de l'artiste, et du mépris de ses mœurs, il passe à celui de son art. On croit, parce que les connaissances n'adoucissent et ne corrigent pas le caractère

des plus savans, qu'un grand nombre abuse même de ses connoissances, qu'il est inutile d'apprendre et de savoir, que les lumières de l'esprit ne servent qu'à une vaine ostentation, et puisqu'il n'en revient aucun avantage, qu'elles sont inutiles à la société. Ce raisonnement est géométriquement faux, parce que si l'on voulait condamner toutes les bonnes institutions à cause de l'abus que le monde en fait, il n'en resterait aucune. Que voulez-vous que le public pense, lorsqu'il voit des écrits du même auteur se contredire, qu'on discerne ce que sa plume a librement écrit de ce que sa plume vénale a barbouillé, qu'on voit des libelles infâmes paraître contre le gouvernement, et des cyniques effrontés qui mordent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent; que dans des ouvrages philosophiques on retrouve les abominables maximes des Jean Petit, des Busenbaum, des Malagrida? est-ce à des amateurs de la sagesse d'encourager le crime? Et après l'attentat des Damiens, ne devrait-on pas être assez circonspect pour ne point échauffer quelque cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peuvent porter aux crimes les plus atroces? Si Virgile, si Cicéron, si Varron, si Horace avaient été noircis de ces traits, ils n'auraient jamais joui dans Rome de la réputation qu'ils conservent encore. Pour rendre les lettres respectables, il faut non-seulement du génie, mais sur-tout des mœurs. Mais ce métier est devenu trop commun, trop de grimauds s'en mêlent, et ce sont eux qui le décréditent.

Pour ce qui vous regarde, je suis bien aise de voir la confiance que vous avez en moi; elle ne sera pas trompée, quoique ce délabrement des finances d'un

1771. prince qui a 400 millions de revenus me paraisse bien étrange. Vous voulez savoir si un manuscrit de Pline le naturaliste, qui concerne les guerres des Germains, se trouve à Magdebourg? Quoique je n'aie pas encore reçu de réponse de là-bas, je crois que c'est un fait controuvé, accrédité sur la foi d'un voyageur; car si un tel manuscrit existait, vous pouvez être persuadé qu'il serait connu; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de précision sur le sujet de cette Dame qui prétendait passer pour l'épouse du Czarowitz; son imposture a été découverte à Brunswic, où elle a passé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays et de ne jamais prendre un nom dont sa naissance l'écartait si fort. Croyez qu'on fait comme il faut tuer son monde en Russie, et que lorsqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne ressuscite de sa vie. Le contraire pourrait nous arriver, à nous qui ne sommes pas aussi versés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque ressuscité: de grâce, Monsieur ou Madame, où vous a-t-on tué? Et sur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous savez que c'était l'usage: si l'on vous nomme mon pays, doutez; si c'est la Russie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle dissertation, digne de l'académie des belles-lettres et inscriptions.

A propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des français n'est pas épargnée, faits par des auteurs qui postulaient une place à l'académie

française et qui l'ont obtenue, je me suis avisé de me mettre sur les rangs; et pour devenir un de vos quarante babillards, je me suis proposé de faire l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre; l'ouvrage sera bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, et par ce moyen je compte dans peu devenir votre confrère. En voilà assez pour cette fois: si vous voulez me faire bavarder davantage, c'est à vous à m'y provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce, etc.

L E T T R E L X X X I V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 janvier.

S I R E,

JE crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque chose de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'exposer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéresse davantage sans comparaison; ce font, Sire, les très-humbles remerciemens que je dois à V. M. des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, et du plaisir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Épître à S. M. la reine de Suède est pleine de philosophie, de sensibilité, et cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut respecter lors même qu'ils s'égarent. Le poëme sur les confédérés est un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, et sur-tout de

1772. gaieté; ce qui n'était pas facile en un si triste sujet. Il y a dans ce poëme, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclaircissement; la *St. Barthélemi en tableau* chez l'évêque de Kiowie est-elle un vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, et assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poëtes se permettent? Je connais quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays; s'ils savaient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel tableau, je ne doute point qu'ils ne dissent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenait qu'elle avait empoisonné son père: *si cela est, j'en rabats beaucoup*. Quoi qu'il en soit, je désire fort, Sire, et avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerais sur-tout que le dernier chant eût pour titre: *La paix donnée par Frédéric le grand aux confédérés et aux dissidents, aux Turcs et aux Russes, à l'Europe et à l'Asie*. V. M. ressemblerait à ce juge, qui faisait venir devant lui les parties, commençait par se moquer de leur querelle, et finissait par les faire embrasser et les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peut-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines, et d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république

des

des lettres, et je suis bien fâché que V. M. ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrais que les réflexions si justes et si sages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées et affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais et si sûrs, et de mériter par là les bontés dont V. M. m'a honoré.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Histoire de Madame Mal-dack*, sont les anecdotes vraies ou fausses que j'ai pu recueillir sur la prétendue veuve du Czarowitz. Je crois sans peine que toute cette histoire est une imposture ; mais V. M. ne fera peut-être pas fâchée de savoir ce qu'on a débité en France à ce sujet, pendant la vie et depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avait une maison de campagne dans le village où cette femme se faisait séjour ; et peut-être la cour de Brunswic, qui avait la bonté de lui faire une petite pension, et la cour de Russie, seraient-elles un peu étonnées de l'histoire et des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre, *article destiné à la gazette du bas Rhin*, intéresse, Sire, une famille honnête et estimable à tous égards, dont je suis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les Etats de V. M., à ce *corneur qui suit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très plaisamment, (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin) il a donc plu à ce folliculaire d'insérer dans son N° 88 un article injurieux à cette famille, à

— l'occasion de la mort d'un parent, homme de mérite
 1772. qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore
 les bontés de V. M., non pour faire punir ce malheu-
 reux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer
 la retractation ci-jointe, avec ordre de l'insérer au
 plutôt dans sa gazette, sans y changer un seul mot,
 et avec défenses de parler désormais ni en bien ni en
 mal de cette famille, et de ce qui lui appartient.
 Comme elle fait les bontés dont V. M. m'honore,
 elle m'a prié de faire parvenir ses prières aux pieds de
 V. M., et je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus
 d'empressement et de zèle, que je mets le plus vif
 intérêt à l'obliger; je supplie donc très-humblement
 V. M. et avec la plus grande instance, de vouloir
 bien donner ses ordres pour la satisfaction de cette
 honnête et respectable famille.

Il ne me reste que l'espace nécessaire pour prier
 V. M. de me faire dire si l'histoire germanique de
 Plin se trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas
 plus qu'elle; et de souhaiter que l'année où nous
 allons entrer soit pour V. M. aussi glorieuse que les
 précédentes. Elle ne fera, s'il est possible, qu'ajouter
 encore aux sentimens de profond respect, et d'éter-
 nelle reconnaissance avec lesquels je suis etc.

L E T T R E L X X X V.

D U R O I.

Le 26 janvier.

JE vois par votre réponse qu'il y a beaucoup d'objets
 qui gagnent à être vus de loin. La confédération de
 Pologne pourrait bien être de ce nombre. Nous qui

sommes les voisins de cette nation agreste , nous qui
connaissions les individus et les chefs du parti , nous
ne les croyons dignes que de sifflets. Cette confédéra-
tion s'est formée par le fanatisme , tous les chefs en
sont divisés , chacun a ses vues et ses projets différens :
ils agissent avec imprudence , combattent avec couar-
dise et ne sont capables que du genre de crimes que
des lâches peuvent commettre. Si j'avais un évêque
Turpin ou un abbé Trithème à ma disposition , je le
citerais volontiers ; mais comme personne ne fait
écrire en Pologne , je suis réduit à être moi-même le
garant des faits que j'annonce dans ce poëme. Or
comme ce n'est point une démonstration géométrique ,
il m'a paru que j'avais la licence de me livrer à
mon imagination. Je ne vous réponds pas que l'évê-
que de Kiowie ait réellement en sa résidence le tableau
de la saint Barthélemi , mais il pourrait l'avoir. Henri
III avait assisté à cette sainte boucherie ; il peut l'avoir
fait peindre et avoir donné le tableau à l'évêque de
Kiowie d'alors , comme un témoignage de son ortho-
doxie , et cet évêque peut l'avoir laissé à celui d'à-
présent , qui ne demanderait pas mieux , s'il en avait
le pouvoir , que de renouveler un pareil massacre
dans sa patrie. Vous avez vu par l'attentat que ces
misérables avaient projeté contre leur Roi , de quoi
leur esprit de vertige les rend capables. La cause de
leur haine contre ce prince , est qu'il n'est pas assez
riche pour leur donner des pensions au gré de leur
cupidité ; ils aimeraient mieux un prince étranger qui
pût fournir de son domaine à leur profusion. Je plains
les philosophes qui s'intéressent à ce peuple mépri-
sable à tous égards. On ne peut les excuser qu'en

1772.

considération de leur ignorance. La Pologne n'a point de lois, elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieuse; les seigneurs y exercent la plus cruelle tyrannie sur leurs esclaves. En un mot, c'est de tous les gouvernemens de l'Europe (si vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'insère dans cette lettre deux chants du même poëme, qui auront toujours quelque mérite, s'ils servent à dissiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait aussi facilement une paix entre des puissances ennemies que de mauvais vers: cependant j'entreprendrais plutôt de mettre toute l'histoire des Juifs en madrigaux, que d'inspirer les mêmes sentimens à trois souverains entre lesquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en soit, je ne me décourage pas, et il n'y aura pas de ma faute si cette paix ne se conclut pas aussi vite que je le désire. Quand la maison de notre voisin brûle, il faut éteindre le feu, pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quinzième des Louis. Sans ses soins infinis, déjà l'Espagne et l'Angleterre se battraient dans les quatre parties du monde connu: chaque année qu'il prolonge la paix, doit rétablir ses finances. Un royaume comme la France est inépuisable en ressources, et il faut être bien mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer ses dettes. Vos académies vont s'enrichir et vos académiciens rouler sur l'or.

Pour le pauvre Helvétius, il ne roulera sur rien; j'ai appris sa mort avec une peine infinie, son caractère m'a paru admirable. On eût peut-être désiré qu'il eût moins consulté son esprit que son cœur. Je crois qu'il

paraîtra de lui des œuvres posthumes ; une rumeur se répand qu'il y a un poëme de lui sur le bonheur, dont on dit du bien ; si on l'imprime, je l'aurai. L'ouvrage de Pline qu'on a prétendu être à Magdebourg, ne s'est point trouvé ; on dit que le manuscrit est à Augsbourg, mais ce ne sont que des discours vagues ; il est apparent que ce Pline n'existe nulle part. L'histoire de Madame de Maldac, soi-disante Czarowitzine, n'est pas plus vraie. Cette personne a été, ce me semble, fille de garde-robe de la princesse dont elle a pris le nom. Son histoire est un tissu de faussetés. Jamais la Comtesse de Kœnigsmarck n'a mis le pied en Russie, le Comte de Saxe n'avait pas vu la femme du Czarowitz ; donc il ne pouvait pas la reconnaître dans madame de Maldac. Observez sur-tout que si une princesse, comme elle prétendait l'être, s'était sauvée par miracle de la Russie, elle aurait cherché un asile naturel dans le sein de sa famille et ne ferait pas l'aventurière comme la créature dont vous parlez ; elle peut avoir eu quelque ressemblance avec sa maîtresse ; c'est sur quoi elle a fondé son imposture, pour avoir quelque considération ; mais elle s'est bien gardée de paraître à Brunswic, parce que la Czarowitzine était trop connue de sa famille, pour qu'on put abuser tous ses parens par une ressemblance vague et par des propos qui auraient décelé la friponnerie.

Vous me chargez d'une autre commission plus embarrassante pour moi, d'autant plus que je ne suis ni correcteur d'imprimerie, ni censeur de gazettes. Je crois que la famille de Loiseau de Mauléon a été à l'école chez le Franc de Pompignan ; elle suppose toute l'Europe les yeux fixés sur elle et l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en

1772. Allemagne et qui fais ce qui se passe, je puis assurer sur mon honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de personnes fait qu'elle existe, et que ceux qui la connaissent le mieux, sont peut-être une quarantaine de personnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous protester que personne ne s'oppose en Allemagne à la noblesse de cette famille, qu'il est très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat soit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de sang, que la Duchesse d'Orléans ait consulté son père ou non, et qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tour-nelle, la grand'chambre, les présidens à mortier et le chancelier peuvent vivre et mourir comme bon leur semble; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne soit point inquiété, vu que sans la liberté d'écrire, les esprits restent dans les ténèbres et que tous les encyclopédistes, (dont je suis disciple zélé,) en se récriant contre toute censure, insistent sur ce que la presse soit libre et que chacun puisse écrire ce que lui dicte sa façon de penser. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à la famille de l'avocat; elle donne quelques symptômes de fièvre chaude, qu'il sera bon de prévenir par des saignées et de fréquentes émulsions. Que de personnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lesquelles on observe les satellites de Saturne! Il faudrait mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microscope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, et, s'il se pouvait, la leur propre; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce etc.

LETTRE LXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 mars.

SIRE.

L'A lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'est parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuse goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de signer cette lettre qu'au bout de trois semaines. J'aurais eu l'honneur d'y répondre sur le champ, si dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avais été attaqué moi-même d'une espèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatisme dans cette partie, qui m'interdisait et le sommeil et la plus légère application.

1772

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer, n'étaient pas propres, Sire, à guérir mon insomnie; ces deux nouveaux chants me paraissent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été sur-tout charmé de la peinture de l'Eglise catholique dans le troisième, et de l'alliance qui en résulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Mustapha. Dans le quatrième la délivrance que la sainte Vierge Marie procure aux confédérés assiégés en s'adressant à son fils, est une imagination vraiment plaisante et poétique. Mais ce qui me plaît sur-tout de cet ouvrage, Sire, c'est que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raison, que jamais elles n'ont été si bonnes amies, et que V. M. fait par-tout mêler,

1772. — suivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne fais ce que mes confrères les philosophes en pensent; je crois bien qu'ils pourraient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais si ces confédérés se plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Russie, j'entends d'un autre côté cent mille payfans et davantage, qui se plaignent ou qui peuvent se plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; et tant que ces derniers seront oppresseurs, je ne verrai dans leurs ennemis, qu'un maître qui rend à son valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'est à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, et je ne suis nullement surpris que V. M. travaille à empêcher, si elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, et que les maux de l'humanité, déjà si accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entassent encore par de nouvelles dévastations. Ce projet et ces vues sont bien dignes de l'ame de V. M.; je fais plus, je fais qu'elle a fait proposer à une grande puissance de l'Europe de se rendre médiatrice, et je désirerais vivement, pour mille raisons, que les vœux si respectables de V. M. pussent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raison, dans le conseil et les desseins des rois, et je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la sagesse et l'amour de l'humanité y président et règnent avec eux. S'il y a pour les manes des sages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il soit, ne fasse des vœux semblables à ceux

de V. M. et aux miens pour la paix et le bonheur de la malheureuse espèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne, et aimable, et vertueux philosophe; à toutes les qualités respectables qui me le rendaient cher, il en joignait une qui m'attachait encore particulièrement à lui, c'étaient les sentimens de respect et d'admiration dont il était rempli pour V. M. Combien de fois elle a fait le sujet de nos entretiens! Combien nos cœurs s'échauffaient et s'attendrissaient mutuellement en parlant d'elle! Combien de fois nous nous plaissions à répéter les obligations de toute espèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres et la philosophie!

Je m'attendais bien, Sire, que l'histoire du prétendu ouvrage de Plin encore existant, était une chimère, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de la fille de garde-robe qui a pris le nom de sa maîtresse, la femme du Czarowitz. Je n'insiste pas non plus sur ce qui concerne la famille de Mauléon; et je respecte la manière de penser de V. M. à ce sujet. J'aimerais pourtant mieux, qu'au lieu de persiffler les pauvres encyclopédistes sur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la presse, elle eût bien voulu m'éclairer sur cette grande question, et me dire ce qu'elle en pense. Pour l'y engager, j'oserais presque hasarder avec elle quelques réflexions sur ce sujet. Je ne fais pas si cette liberté doit être accordée, mais je pense que si on l'accorde, elle doit être sans limites et indéfinie. Car pourquoi ferait-il plus permis d'insulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il est un fripon, ou si on veut, qu'il est le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place

1772.

— 1772. qu'il est un voleur, un oppresseur, ou un imbécille ? En un mot, si la satire personnelle est permise, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la restreindrait aux faibles et aux petits, et pourquoi les forts et les grands n'en auraient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout Etat bien policé, monarchique ou républicain, cette sorte de satire devrait être interdite, depuis les rangs le plus élevés de la société jusqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la société, et à la conservation de l'existence morale que la satire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute espèce, littérature, philosophie, matières même de gouvernement et d'administration, je pense que la liberté d'écrire sur ces sujets, de critiquer même, doit être pleine et entière, pourvu néanmoins, Sire, que la satire en soit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la presse doit être d'éclairer et non d'offenser. Mais il est temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en déclinant à V. M. une pleine délivrance et de la goutte et de la guerre, et en lui renouvelant les assurances des sentimens d'admiration, de reconnaissance éternelle, et de plus profond respect avec lesquels je suis etc.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Le 7 avril.

Je ne fais par quel hafard il se rencontre toujours — des obstacles, quand il s'agit de répondre à vos lettres. Tantôt la goutte me tenait garrotté sur le grabat, ensuite c'était le séjour de la Reine douairière de Suède et de la Duchesse de Brunswic qui m'ont empêché de vous écrire. Vous n'y perdez pas grand chose : au contraire, vous y gagnez de n'être pas assommé d'un fatras de mauvais vers. Voici encore un chant de ce poëme que je vous envoie : j'espère que rempli d'une vertu narcotique, il vous tiendra lieu des pavots que Morphée vous refuse. Nous autres Allemands, comme l'a très-bien dit le bon père Bouhours, nous ne sommes guères propres à la poésie, encore moins au poëme épique. Nous n'avons que l'instinct grossier du bon sens, et notre Pégase n'a point d'ailes. Je pourrais vous dire ce que van Haren répondit à Voltaire, qui le louait sur son poëme de Léonidas ; *mes vers sont bons, dit-il, car je n'ai point d'imagination.* 1772.

On dit que le bon Helvétius a laissé dans ses papiers un poëme sur le bonheur. Je vous prie de me dire ce qui en est ; j'avoue que je serais curieux de l'avoir, si ce n'est être trop indiscret que de le demander. J'ai bien regretté ce vrai philosophe, qui a donné des marques d'un parfait désintéressement, et dont le cœur était aussi pur que l'esprit facile à s'égarer ; mais les philosophes ne sont pas moins

1772. — sujets aux lois éternelles que les autres hommes, qui sages et fous, grands et petits sont obligés de payer ce tribut à la nature, ou plutôt de lui restituer ce qu'elle leur avait prêté pour un temps. Il est très-probable que le bon Helvétius ne lit plus les gazettes, ni les nouvelles ecclésiastiques, et qu'ainsi il ne s'embarrasse guères des confédérés ni des Turcs; cependant, si quelque nouvelliste de Paris envoie des nouvelles dans le pays où il est, il pourra lui apprendre que tous ces troubles vont s'appaiser, et qu'une paix générale va fermer les plaies que les calamités passées avaient ouvertes, et le sort des confédérés sera sans doute d'être cocus, battus et contens; il n'y aura que les gazetiers de mécontents de la fin de cette guerre; elle mettra fin à leur bavardage sur les conjectures qu'ils font au hasard et sur les fausses nouvelles qu'ils débitent pour les révoquer l'ordinaire suivant. Voilà ma confession de foi sur les gazetiers, pour répondre à ce que vous me demandez. Mais si vous voulez savoir ce que je pense de la liberté de la presse, et des ouvrages satiriques qui en sont une suite inévitable, je vous avouerai, (sans vouloir cependant choquer Messieurs les encyclopédistes, que je respecte,) que connaissant les hommes, pour m'être assez long-temps occupé d'eux, je suis très-persuadé qu'ils ont besoin de remèdes réprimans, et qu'ils abuseront toujours de toute liberté dont ils jouiront, de sorte qu'il faut en fait de livres que leurs ouvrages soient assujettis à l'examen, non pas fait à la rigueur, mais tel cependant qu'il supprime tout ce qui se trouve de contraire à la tranquillité publique, comme au bien de la société, à

laquelle la satire est contraire; mais en même temps je ne vous dissimule pas que je trouve bien fade à 1772. la famille d'un petit avocat de se formaliser sur une généalogie mal faite; au contraire, votre avocat ou ses parens devraient se réjouir de ce que Loiseau de Mauléon se trouve dans le cas des grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplorée, nous trouverons ici en Allemagne des érudits qui feront descendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens Rois de Léon et de Castille, et j'ose assurer que le courrier du bas-Rhin insérera cette belle découverte dans ses feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illustres parties: j'en tirerai vanité, et je mettrai dans mes mémoires qu'ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne et de la Turquie, j'avais été encore assez favorisé de la fortune pour réussir à rétablir la paix entre les Mauléon et le courrier du bas-Rhin. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'espère que votre philosophie sera contente de la mienne. Je travaille, autant qu'il est en moi, à concilier les esprits; je propose des expédiens, et j'espère que la famille de Mauléon ne fera pas plus intraitable que le grand Seigneur et son divan. Muni de mes pleins-pouvoirs, vous pouvez signer cet acte important pour le bien de l'Europe, et rendre par-là au courrier du bas-Rhin, la tranquillité et la liberté d'esprit qu'il lui faut pour débiter ses balivernes.

Il ne me reste, après avoir parlé d'aussi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conservation, à vous faire souvenir du petit troupeau de philoso-

— phes établis aux bords de la Baltique, et à vous affu-
 1772. rer de mon estime; sur quoi je prie Dieu etc.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Mai.

SIRE,

PERMETTEZ-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connaître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. M. de la Grange vient de remporter pour la quatrième ou cinquième fois le prix de notre académie des sciences, avec les plus grands éloges et les mieux mérités; et je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il fera élu dans peu de jours associé étranger de notre académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que M. de la Grange n'a pas, je crois, 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connaissances profondes, et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point

que V. M. ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, et sur l'estime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avais déjà lu, Sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux deux Ponts, et j'avais admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand Roi qu'il présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans sacrés et profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; et les détracteurs des sciences, autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration le Vème chant du poëme contre les confédérés. Je devrais peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rosbac, à Créfeld, et ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme disent les mendiants aux gueux de leur

1772. espèce qui trouvent et ramassent quelque guenille dans la rue.

Au reste, j'avouerai, Sire, que le plaisir que me donnent vos vers et votre prose, quelque grand qu'il soit, n'est pas plus vif que celui que je ressens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M., et cette circonstance de sa vie n'en fera pas la moins glorieuse.

Le poëme du pauvre Helvétius *sur le bonheur* est resté imparfait à sa mort. Cependant on assure qu'il fera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il est actuellement sous presse en Hollande. V. M. pourra aisément en savoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle; celle de secrétaire de l'académie française; cette place demande plus d'affiduité que de travail; les émolumens en font d'ailleurs très-peu de chose, et j'ajoute, les dégoûts et les désagréments assez grands dans les circonstances présentes, où la littérature est plus opprimée et plus persécutée parmi nous que jamais. Je ne ferai point à V. M. le détail des traverses de tout genre que la philosophie et les lettres essuyent; ce détail ne ferait que l'affliger, puisqu'elle ne peut y apporter de remède, elle se contente de protéger dans ses Etats les sciences et les arts, de gémir sur le sort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ses leçons et par son exemple ceux qui les cultivent. Au reste, pourquoi les sages se plaindraient-ils de leur sort? Ils liront le beau morceau qui commence le Vème chant de votre poëme sur le malheur commun à

tous

tous les états; ils jeteront les yeux sur tout ce qui les environne, et ils répéteront ce beau vers de V. M. 1772.

C'est même joie et ce sont mêmes pleurs.

Je suis avec tous les sentimens de profond respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie etc.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 juin.

SIRE,

UN jeune militaire, plein d'ardeur, d'esprit et de connaissances, nommé M. de Guibert, désire de mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires et tous les philosophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est joint ici, et dont il est l'auteur; et comme il connaît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir son livre et son profond respect. 1772.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaisir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle semblable des progrès qu'on a fait dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que M. de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il est pénétré pour le génie que V. M. a su porter dans cet art nécessaire et funeste. C'est au César de notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque estime, l'auteur serait infiniment flatté du

— témoignage que César voudrait bien lui en donner;
1772. ce serait la plus noble récompense de son travail.

L'académie des sciences de Paris a élu pour associé étranger M. de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M.; il a dû l'unanimité des suffrages à son mérite supérieur, et en même temps à l'assurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feraient une chose agréable à V. M., dont le nom est si cher et si précieux aux sciences par la protection qu'elle leur accorde, et les lumières qu'elle y répand.

L'Europe espère, Sire, que V. M. ne se contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte et la Russie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne cesse point d'avoir à cœur, c'est d'obtenir de Sultan Mustapha la réédification du temple de Jérusalem, pour l'embarras de la Sorbonne, et le menu plaisir de la philosophie. Mais ce que je désire encore plus, c'est que l'être, quel qu'il soit, qui préside à l'univers, conserve long-temps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philosophie, persécutée ou vilipendée presque par-tout ailleurs que dans vos Etats.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E X C.

DU ROI.

Le 30 Juin.

JE commence par vous féliciter de votre nouvelle dignité académique, qui montre que le mérite est encore récompensé en France et qu'on fait discerner ceux dont les grands talens sont dignes de récompense. Vous savez que tout ce qu'Apollon promet à ses nourrissons, se borne à quelques feuilles de laurier et à de l'encens. Vous en jouissez à présent dans la plus célèbre académie de l'Europe, et de-là vous distribuez des brevets de grands hommes à ceux qui se distinguent parmi les nations étrangères. Je suis bien aise que notre la Grange soit de ce nombre. Je suis trop ignorant en géométrie pour juger de son mérite scientifique; mais je suis assez éclairé pour rendre justice à son caractère plein de douceur et à sa modestie. 1772.

L'approbation que vous donnez au petit discours académique lu en présence de la Reine de Suède, me le rend supportable, car au fond cette matière est usée; tout le monde devine ce qu'on peut dire sur un pareil sujet; il ne me restait que de présenter ce tableau sous un autre point de vue et relativement au bien d'un Etat. Mes succès surpasseraient mes espérances, si ce morceau pouvait réveiller dans l'esprit des lecteurs l'amour des sciences et le goût des beaux arts; mais je ne m'attends pas à de tels miracles. Pourvu que ce goût prenne chez nous, comme je fais tous mes efforts pour le répandre, cela doit me suffire: car les scien-

1772. ces voyagent; elles ont été en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre, pourquoi ne se fixeraient-elles pas pour un temps en Prusse? Il faut s'en flatter, et l'idée seule de cet événement me réjouit.

Savez-vous bien que vous venez de m'enorgueillir? Quoi! Un des quarante de l'académie française cite mes vers tudesques? Je commence à me croire poëte, et dès que cette paix dont vous voulez me faire l'honneur, sera conclue, vous aurez le sixième chant. J'ai fait écrire en Hollande pour avoir ce qu'on imprime des œuvres posthumes du pauvre Helvétius; mais je n'ai point encore de réponse; apparemment que l'impression n'en est pas tout à fait achevée. C'était un si honnête homme, que je relirai avec plaisir ses ouvrages. J'aurai dans peu de jours grande compagnie. La Reine de Suède vient ici avec une partie de la famille. Je lui donne Phèdre et Mahomet. Les acteurs qui joueront ces pièces ne font que d'arriver; ainsi je ne saurais juger de leurs talens. A propos, nous venons de perdre Toussaint; il me faut un bon Rhétoricien à sa place; j'ai pensé à ce de Lille, traducteur de Virgile; je vous prie de lui en faire la proposition; il ferait en même temps membre de notre académie avec les émolumens. En cas qu'il refuse, je vous prie de me proposer quelque autre sujet de mérite et qui puisse figurer pour les belles-lettres dans notre académie. Voilà des commissions; mais qui est plus capable de les remplir que vous? Ainsi j'espère que vous voudrez bien vous en charger.

Sur ce etc.